

MANIFESTATION

Il est 15 h. On parle fort au café du centre. Des éclats de voix s'échappent dans la rue principale de S. Les commentaires vont bon train sur l'action de barrage des camions aux entrées de la commune. Dans le brouhaha des conversations, certains clients parlent plus fort que d'autres. Celui qui en profite pour se valoriser « si j'y avais été, je les aurais fait reculer, moi, les flics... ». Celui, plus défaitiste, qui exprime avec sa clairvoyance inaltérable « ça sert à rien, y a pas de volonté politique pour que ça change » Un autre, en regardant Justine derrière le comptoir, lance une phrase péremptoire « à croire qu'ils ont trop de clients... » Elle ne répond pas, continue à leur servir leurs boissons comme si elle n'avait rien entendu. Depuis toutes ces années passées derrière le comptoir, elle s'est aguerrie contre les provocations de toutes sortes.

Si le bar vivait en partie grâce aux camionneurs, le passage incessant des poids-lourds dans l'étroite rue principale rendait la vie impossible aux riverains : les murs, noircis par les pots d'échappement, les fenêtres, rarement ouvertes, tremblaient de jour comme de nuit ; traverser était devenu dangereux. Quand on lui a parlé de l'idée de bloquer les deux entrées du village pour exiger le contournement de la commune, elle s'est jointe au mouvement sans réfléchir un seul instant. Elle a été accueillie chaleureusement par les contestataires, elle qui s'est peu souciée jusque là de la vie du village. Elle a aimé ces moments d'excitation lors de la préparation, elle a pris la parole pour suggérer des slogans sur les banderoles, elle a pris place dans le premier rang du cortège.

La manifestation a été rude : bousculades, cris, menaces mais aussi rires et sentiments d'union. Devant l'ampleur de la pagaille engendrée par l'arrêt forcé d'une centaine de camions, les autorités se sont déplacées, discours et promesses d'étudier une possible déviation a mis fin au barrage. Cette journée a été pour elle comme une revanche contre sa morne vie dans ce modeste bourg qu'elle n'a jamais pu quitter.

Elle est fatiguée. Fatiguée, mais heureuse comme elle ne l'a jamais été depuis longtemps. Il lui tarde de pouvoir, comme chaque jour, terminer son service, nettoyer, ranger les verres derrière le bar et fermer après le départ des derniers clients. Il lui tarde aussi de rentrer chez elle, de raconter à sa mère comment s'est déroulée la journée. Quand elle lui a annoncé qu'elle participait au blocage des poids-lourds, elle s'était animée : « tu as raison ma Justine, y en a marre de ces camions qui nous salissent ! »

Quelques années auparavant, le café s'appelait l'Auberge des voyageurs. Sa mère préparait les repas pour les routiers ou les touristes de passage. Puis, elle avait cessé son activité, fatiguée et lassée de sa vie. L'établissement avait changé de propriétaire, était devenu le café du centre. On n'y servait que des boissons. Justine était restée. Discrète, efficace, elle ne ménageait pas sa peine. A tel point que le nouveau patron, occupé à d'autres tâches, l'avait laissée peu à peu diriger seule. Il avait été étonné, ce matin, de sa demande d'absence mais il l'avait autorisée à fermer jusqu'à 14h.

A ce moment précis, c'est-à-dire 17h, la salle est vide. Elle s'imagine étendue sur son canapé devant la série télévisée du soir lorsque, soudain, la porte du café s'ouvre. Elle se retourne, aperçoit à travers la devanture un énorme camion arrêté sur la place. Imposante carcasse, chromes rutilants, couleurs magistrales. Elle se surprie à admirer la beauté de l'engin comme au temps où, petite fille, elle aimait les carrosses des contes de fée. Elle repoussa cette pensée. « Encore un qui n'a pas compris qu'il n'avait pas le droit de se garer là » pense-t-elle. Elle aperçoit le chauffeur qui se présente au bar. Sa démarche souple, son allure élégante laisse

imaginer sa force de caractère. Un instant, juste un instant, elle a peur. Elle repousse cette soudaine émotion incompréhensible. Elle a l'impression d'avoir déjà vu cet homme. Est-ce ce matin au cours de la manifestation ? Est-il venu en représailles ?

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Un café, s'il vous plaît.

Le franc sourire qui accompagne la demande permet à Justine de se rassurer. Avec des gestes précis elle manipule le percolateur et pose la tasse fumante devant le client. Il remue son café et l'observe. Il avale une gorgée, s'arrête de boire.

— Chaud ! Et vous ? Prenez aussi un café avec moi.

Il continue à la dévisager. Elle refuse, voulant éviter la situation désopilante de partager un moment de convivialité avec quelqu'un combattu quelques heures auparavant.

— Vous savez, vous n'avez pas le droit de stationner là.

— Je sais. Mais je suis pressé, j'ai beaucoup de retard à cause du blocage. Je cherche quelqu'un. Je cherche Justine.

Il la contemple encore. A nouveau, l'inquiétude l'envahit sur les intentions de ce routier.

— Qu'est-ce que vous lui voulez à Justine ?

— Lui remettre une lettre de son père.

Justine se retourne très vite, prend un torchon, s'acharne sur la machine à café. Son énergie à nettoyer l'empêche de montrer son trouble mais ne l'arrête pas.

Son père ? Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas entendu ce mot évocateur de souffrance. Il travaillait autrefois avec sa mère. Ils avaient ensemble ouvert *l'Auberge des voyageurs* mais lui ne se voyait pas passer sa vie derrière un comptoir. Passionné par les récits des clients, Il était allé jusqu'au bout de son rêve : conduire lui aussi un camion. Il partait des semaines entières livrer des cargaisons à travers l'Europe au volant de son « bahut », comme il disait. Il revenait chargé de cadeaux mais aussi d'histoires de ces lointains pays. Ses absences étaient de plus en plus longues, puis un jour, il n'est plus revenu. Elle était trop jeune pour avoir tout compris. Il lui avait envoyé une carte postale : « je pense bien à toi » signée « papa ». Le chagrin de sa mère devant ces mots qui ne lui étaient pas destinés lui fit comprendre qu'elle ne le reverrait plus. Les années ont passé. A la maison, on ne parlait plus de la trahison du mari et Justine s'était accommodée de l'absence du père en se persuadant qu'il était mort, seule explication plausible pour atténuer son chagrin.

Aux questions indiscretes de ses camarades d'école, elle n'avait jamais répondu. Elle avait affronté avec courage les moqueries de ces gamins qui de temps en temps lui renvoyaient l'absence paternelle. Un jour, un camarade de classe, plus effronté que les autres l'avait suivi dans la rue et lui avait annoncé que son père avait une autre femme et d'autres enfants. « C'est Georges qui me l'a dit, son père a croisé le tien dans un relais routier dans le Nord de la France » Elle avait haussé les épaules et s'était enfuie en criant « Mon père est mort » Elle avait grandi et enfoui la blessure au plus profond d'elle.

Alors, qu'est-ce qu'il lui voulait aujourd'hui ? Cette lettre, elle la refuserait. Elle frotte encore plus fort la machine à café avec toute la rage nécessaire pour évacuer la douleur de ces souvenirs.

Le grincement de la porte du café l'oblige à se retourner. Trois habitués entrent bruyamment. Le routier se lève, pousse sur le comptoir une lettre en disant : « Vous lui ressemblez beaucoup » Elle ramasse très vite la missive, la glisse dans sa poche et demande aux nouveaux clients :

— Qu'est-ce que je vous sers ?

Elle ne peut s'empêcher d'observer à travers la devanture le chauffeur des temps modernes grimper dans son « bahut ». Quelques instants plus tard, il était parti. Derrière son comptoir, Justine prépare les consommations. « Vivement qu'ils la fassent cette déviation » se dit-elle rageusement en lavant la tasse de café.

Il est 20h. Enfin, Justine franchit la porte de la maison. Sa mère est dans le canapé, en robe de chambre, mal peignée, les pieds enfouis dans des chaussons usés, le regard vide, fixé sur la télévision.

— Bonsoir Maman. Alors ? Tu as vu ? Ils ont parlé du blocage des camions aux informations. Nous avons la promesse qu'ils vont étudier une déviation...

— Oui, j'ai vu... Tous ces camions, ça m'a bouleversée.

Justine comprend qu'il est inutile de poursuivre la conversation. Elle ne lui parlera pas de ces moments où elle s'est sentie revivre dans l'action ni de la lettre enfouie au fond de sa poche.

Plus tard dans la soirée, sa mère une fois couchée, elle est seule dans la cuisine. Elle extirpe l'enveloppe, bien décidée à s'en débarrasser, s'assoit devant la cheminée et s'apprête à la jeter dans les flammes. C'est à ce moment précis le seul geste qui lui semble possible. Détruire ce rappel inattendu d'une perte douloureuse. Son regard remarque que son nom y est inscrit et s'y attarde. Elle se lève brusquement, retrouve au fond d'un tiroir la carte postale reçue il y a longtemps. Même écriture décidée et ferme, même façon d'agencer les lettres de son nom. Elle retient ses larmes. Elle ouvre rageusement l'enveloppe et déploie le feuillet.

Justine,

Je sais, je n'ai aucune excuse pour tout le mal que je vous ai fait, ni toutes ces années de silence mais essaye de comprendre que je ne pouvais pas rester derrière le comptoir à regarder passer mon rêve. Et tu te souviens certainement encore toutes les histoires que je te racontais où de beaux princes dans de magnifiques carrosses recherchaient le bonheur. Je me rappelle encore de ces moments avec émotion. Je t'ai écrit plusieurs fois. Tu ne m'as jamais répondu.

Bien des fois, j'ai traversé S. au volant de mon camion. Je t'apercevais à travers la vitrine du café. J'ai eu souvent envie de m'arrêter mais j'ai manqué de courage et le temps a passé. Tu vois, je ne t'ai pas oubliée et je voudrais me faire pardonner.

Sacha, qui travaille avec moi dans mon entreprise de transport, m'a suggéré de t'écrire cette lettre qu'il va te la remettre.

Je ne peux plus conduire. Des ennuis de santé m'empêchent de sillonner les routes. Mais mon affaire doit continuer à prospérer. J'envisage d'ouvrir une succursale non loin de S. et nous avons pensé à toi pour la diriger. Evidemment, Sacha te donnera un coup de main. Il est comme moi, il aime la route !

Réfléchis à ma proposition...

Au milieu de la nuit, Justine est assise devant le feu éteint, une lettre posée sur les genoux.